

La gestion des collections des musées d'ethnologie : vers une prévention des déchets ?

(Damien Watteyne

Directeur scientifique
Musées du Fourneau Saint-Michel

(Noémie Drouguet

Assistante et maître de conférences
Séminaire de Muséologie de l'Université de Liège

Champ des musées d'ethnologie

Musée de la vie rurale / paysanne / populaire / locale / régionale, musée du temps jadis, musée des métiers d'autrefois (ou oubliés), musée d'art populaire, de culture populaire, des traditions, des arts et traditions populaires, « écomusée » (souvent utilisé de manière abusive en regard du concept muséologique que ce terme implique)... Les musées incluant « folklore » dans leur titre, désormais introuvables en France, où le terme a pris une connotation plus péjorative qu'en Belgique francophone, existent encore chez nous, parfois en association avec le terme « histoire ». L'appellation collective « musées de société », utilisée en France depuis les années 1990, n'apparaît encore que timidement en Wallonie et à Bruxelles, bien que ces musées, de manière plus ou moins forte, portent leur questionnement autour de l'homme et de la vie en société, que cette société soit circons-

critée sur base d'un territoire, d'une profession ou d'un secteur d'activité(s), de religion ou de croyance. Ajoutons à cette liste les centres de ceci, les maisons de cela qui, en abandonnant l'appellation « musée », entendent dépoussiérer leur image^[1]. Les contours de cette catégorie d'institutions apparaissent flous et poreux.

Ce qui caractérise nos « musées d'ethnologie » est un espace défini selon des critères administratifs (une commune), géographiques, voire géologiques, du local au régional. Ces « terrains » sont-ils pourtant aussi homogènes ou particuliers que veulent le montrer les responsables de ces institutions muséales ? Il y a là souvent une « mythologie de l'autarcie », comme si l'espace était clos sur lui-même, sans importation d'objets, de produits, de savoir-faire, de traditions. La nostalgie est aussi très présente. Majoritaires sont les musées du « bon vieux temps », du « c'était différent – ou mieux – au temps jadis », de la « nostalgie de l'autrefois » (qu'il soit rural ou urbain, paysan ou ouvrier). Majoritaires sont les approches du patrimoine motivées par un espoir, jamais directement formulé, d'une survivance des traditions en opposition à la modernité, à la mondialisation, à l'uniformisation.

Force est de reconnaître que le projet scientifique et culturel est parfois bien limité dans le temps ou dans la thématique : quel musée traitant de la ruralité a-t-il intégré les crises agricoles récentes que sont les épidémies de la dioxine, de « la vache folle », de la « grippe aviaire » ou, encore plus largement à l'échelle mondiale, de la crise alimentaire, dont nous ne saisissons que les prémices dans notre vie quotidienne ?

Objets de tradition(s) : je t'aime moi non plus !

Il ne peut être traité de la question des « collections des musées d'ethnologie » sans que la spécificité de la nature et du statut de l'objet de collection ne soit abordée.



Sont-ils de valeur artistique ? Point totalement. Sont-ils archéologiques ? Point dans l'entendement actuel, puisque les objets ne proviennent pas de fouilles « sous la surface du sol ». Sont-ils historiques ? Point exactement, au vu de l'échelle chronologique réduite qu'ils couvrent (essentiellement XIX^e et début XX^e siècle) et pourtant, en ethnologie, les objets sont également considérés comme des « documents » ! Sont-ils techniques ? Point entièrement, car rares sont les musées d'ethnologie qui conservent, étudient et exposent leurs collections sous l'angle de leur « technicité » de fabrication ou d'usage.

Les objets qui composent les collections des musées d'ethnologie sont, plus que dans les autres musées, chargés d'un rapport affectif. Sortons du champ culturel pour une brève excursion vers le champ commercial... Rendez-vous dans un magasin d'ameublement et de décoration. Observez la quantité d'articles faisant référence à l'Afrique (noire), au Maghreb, à l'Orient. Visitez des lieux (virtuels ou effectifs) vous proposant, contre monnaie sonnante et trébuchante, des moments de relaxation et de « remise en forme » sous le label « zen ». Passez quelques heures chez les brocanteurs, promenez-vous (cela vous permettra un peu d'exercice physique !) dans les marchés aux puces et autres « vides greniers », entrez chez l'un ou l'autre antiquaire : combien d'objets de la vie quotidienne vous sont-ils proposés en achat et, souvent, pour un prix surprenant en regard de sa rareté éventuelle. Que dire alors des vêtements « vintage » dont la mode s'étend à tout objet de la vie domestique des années 1960-1970, voire 1980 ? Combien de villages, de collectivités ou de confréries n'égayent-ils pas les paysages et leurs fêtes locales par l'usage

d'objets anciens ?^[2]. Si l'effet de mode y est évident, si le « revival » y est bien présent, tout aussi indéniable est l'actualité du rapport affectif aux objets anciens de la vie quotidienne. Ils démontrent un besoin d'évasion vers des contrées lointaines, de nostalgie d'une époque révolue, parfois de souvenirs bien plus personnels.

Pour un agriculteur, la charrue qu'il possède est un outil utilisé pour le labour de la terre ; c'est le statut fonctionnel. Lorsque cette même charrue entre dans les collections muséales, elle revêt un tout autre statut, le statut d'objet muséal. « La muséalisation d'un objet ou d'un ensemble implique nécessairement un arrachement, une rupture d'avec le contexte d'origine. L'objet muséalisé est coupé de son monde d'origine, celui où il était en usage, et il est incorporé dans un univers nouveau, celui du musée, qui est à proprement parler, un monde utopique, un monde construit, projeté »^[3].

Ce processus d'entrée au musée est désigné par le terme « muséalisation ». Mais celle-ci « ne se ramène pas au simple collectionnement. Les raisons qui motivent une acquisition par un collectionneur reposent sur la considération de la collection elle-même et sur les goûts et les envies de celui qui la rassemble »^[4]. André Gob de poursuivre : « la muséalisation obéit à des impératifs plus larges [que la seule collecte] liés à l'action, à l'intention du musée et à un intérêt sociétal. [...] Le bon choix, c'est d'acquérir et d'incorporer dans la collection les objets nécessaires à l'accomplissement de la déclaration d'intention du musée. C'est dans cette dialectique de choix que réside la particularité de la muséalisation ».

L'objet ainsi acquis, pour des raisons qui peuvent être toutes autres que sa fonctionnalité ou son mode de production, perd son statut d'objet fonctionnel pour revêtir un statut d'objet subjectif intimement lié à son donateur dans un premier temps, à son acquéreur dans un second temps.

• **Rapport du donateur / vendeur à l'objet**
Les musées d'ethnologie adoptent, quasi systématiquement, le principe du don pour accroître leurs collections^[5]. Les donateurs, souvent âgés ou « vidant la maison de leurs parents », veulent faire don à un musée sous la motivation d'un acte citoyen : « *c'est mieux que de le mettre à la ferraille ou à la poubelle* » (ce qui en soi est une belle démarche écologique...). Par là, le donateur réalise un acte d'autosatisfaction : soit freiner « le temps qui passe », soit « j'ai eu bien raison de ne pas le jeter : si l'objet est dans un musée, c'est qu'il a de la valeur ! ». Le donateur se voit confirmé dans la sacralisation qu'il accorde à l'objet, car ce dernier a été réalisé selon des techniques anciennes (souvent disparues) ou fut utilisé par des personnes décédées, ou encore a su résister au temps.

Les objets donnés au musée constituent en quelque sorte le prolongement de l'existence de leurs donateurs. « L'objet est un projecteur braqué sur le désir d'éternité du Soi »^[6]. Étant donné le rejet de la mort grandissant dans notre société actuelle, la conservation d'objets d'usage courant tels que des outils, des jouets, ... viennent enrichir plus que jamais les collections des musées d'ethnologie^[7].

• Rapport de l'acquéreur à l'objet

Dans le chef de l'acquéreur, la relation avec l'objet acquis est-elle également de nature affective? Le Musée s'approprie-t-il le rapport affectif du donateur à l'objet? Tout responsable vous répondra par la négative. Et pourtant...

Dans le domaine du choix des objets qui seront « admis » au musée, il est à constater qu'il reste encore beaucoup de travail à accomplir, même au sein d'institutions renommées pour leur professionnalisme. Certaines d'entre elles, ou des membres de leur personnel, souffrent encore du syndrome de la collectionniste, ne pouvant (se) refuser tout nouvel « arrivage » d'objet à entrer dans les collections. Quels sont donc les « critères » qui guident (ou devraient guider) le responsable de l'acquisition? Une politique d'acquisition menée par l'institution devrait être définie (et appliquée) d'abord selon une approche critique de la mission de conservation :

- faut-il conserver l'objet à destination des générations futures? Et pourquoi...?
- l'acquisition est-elle accompagnée d'une documentation (historique de l'objet, témoignages) qui sera également conservée?
- l'objet participe-t-il à la cohérence des collections du musée? Est-il complémentaire à l'existant?
- l'objet peut-il être (mieux?) conservé dans un autre musée?

En référence à Jacques Hainard^[8], toute acquisition devrait suivre l'adage suivant: « Oui,... j'accepte de prendre du recul, favorisant l'émergence d'un regard critique sur

mes valeurs, mes repères, mes acquis, mes croyances, mes savoirs, mes connaissances, mes idées, mes appartenances, mes créations, bref tout quoi. »

Marc-Olivier Gonseth et Nicolas Yazgi de préciser, dans l'exposition *Le musée cannibale*^[9], sous le titre *L'appétit vient en classant*: « *Spécifiquement occidentale, le phénomène muséal propose une réponse ambiguë à l'invasion par l'objet, dans le sillage de la compartimentation du savoir en diverses disciplines. Peur de perdre, difficulté de détruire, volonté de transmettre et souci de classer s'allient pour engorger d'innombrables institutions consacrées à la sauvegarde du patrimoine mondial, qu'il s'agisse d'artefacts ou d'échantillons extraits du monde minéral, végétal, animal ou humain. Redoublement muséographique du monde, une telle mise en ordre fait jouer pleinement l'arbitraire des processus de choix et les aléas du classement, consistant à légitimer certaines parties du lot et à en refouler d'autres, à retenir certains critères et à en rejeter d'autres ».*

La question des doublons : gestion des déchets?^[10]

Selon l'adage écologique, le meilleur déchet est celui qui n'existe pas. Les doublons, les objets collectés à de nombreuses reprises, les collections redondantes au sein des musées d'ethnologie sont-ils des déchets? Doivent-ils ne pas exister? Cette problématique doit pouvoir être traitée au sein de l'institution par une analyse interne d'abord, par une analyse externe ensuite.



Bien souvent, lorsqu'un donateur propose des objets à un musée, il s'agit d'un ensemble. Un ou plusieurs objets peuvent revêtir un intérêt important, d'autres peuvent être des doublons ou peuvent se révéler sans véritable intérêt pour le musée s'il possède déjà des exemplaires similaires. Or, la logique du donateur est habituellement « tout est à prendre ou à laisser ». Que faire alors de certains objets de l'ensemble qui ne répondent pas à la politique d'acquisition?

Nombreux sont les musées d'ethnologie dont les objets ont été collectés sans aucune documentation sur l'origine géographique précise, les époques et les lieux de fabrication et d'utilisation^[11], le ou les témoignages des fabricants ou des utilisateurs, la raison du « désistement », la ou les raisons de l'acquisition... Nombreuses sont ainsi les collections de musées d'ethnologie composées d'« objets nus » ou plus ou moins dévêtus! Qu'est-ce qui distingue l'« objet nu x » de l'« objet nu y » identique? Ce ne sont que les informations collectées lors de son acquisition qui différencie l'objet x de l'objet y. Sans ces informations, l'« objet y » est un doublon de l'« objet x ».

SÉLECTIONNER, INVENTORIER, RESTITUER ?

Puisque le « déchet » existe, autant lui donner un (autre) avenir. Que faisons-nous avec nos déchets ? Stocker : mise en dépôt, en attente d'une autre destination ; éliminer : mise en décharge ; valoriser : compostage ou incinération et production de chaleur, de vapeur ou d'électricité ; recycler : récupération des matériaux pour produire d'autres objets ; réutiliser : nouvelle utilisation de l'objet (seconde main).

Que peut faire un musée avec ses « déchets » ? Stocker, éliminer, restituer, reconstituer, réanimer, recycler.

Stocker



Tels les déchets nucléaires, des objets en surnombre sont stockés par certains musées selon la logique « ne doivent-ils pas être conservés car ils pourraient être l'objet ou le support de recherches ultérieures dont nous n'appréhendons pas encore aujourd'hui les possibilités ? ». Il convient d'induire le « stockage » dans l'évolution future du musée, non

seulement en ce qui concerne ses activités de recherche, mais également dans l'utilisation des objets à l'occasion de futures expositions.

Éliminer

C'est impensable en regard de la conception actuelle de la « pérennité » des collections et donc de leur inaliénabilité. Le débat sur ce point est d'actualité, preuve que les mentalités changent, mais plus lentement que l'accumulation d'objets multiples dans les musées d'ethnologie ! Par contre, l'élimination se fait parfois « naturellement », lorsqu'on laisse l'objet vieillir et se détériorer par manque de soins, jusqu'au moment où, décomposé, il devra être rayé de l'inventaire. Une manière douteuse de faire de la place...

Restituer

La restitution fait, elle aussi, objet de débats. Les musées d'ethnologie qui sont concernés par la restitution de biens cultu(r)els sont rares, puisque la restitution ne s'applique juridiquement qu'en cas d'appropriation illégale. Il n'y a d'ailleurs qu'une obligation internationale morale. Cette question concerne essentiellement les collections extra-européennes.

Reconstituer

Dans les musées d'ethnologie, beaucoup d'objets de la vie domestique ou professionnelle quotidienne se trouvent dans état de conservation « préoccupant ». Pour reprendre l'exemple de la charrue, ce type d'objet est

régulièrement incomplet : absence de coutre ou de rasette, poignée cassée, sabot ou régulateur disparu... Certains musées adoptent une attitude ferme vis-à-vis des doublons incomplets, qui deviennent alors source de pièces détachées : certaines de leurs composantes peuvent combler les lacunes d'autres objets et permettre ainsi de posséder un objet complet ou en meilleur état de conservation. Se pose inmanquablement la question de l'authenticité, en particulier si le processus adopté n'est pas clairement exprimé, tant en interne que vis-à-vis des visiteurs. Ces objets « fonds de pièces détachées » sont-ils à mettre à l'inventaire ou ne serait-il pas plus judicieux d'en tenir une liste à part, afin de ne point dévaloriser (voire désacraliser...) la collection dûment inventoriée ?

Réanimer

Certains musées développent, consciemment ou non, des activités de « revival » : fêtes d'artisans, moissons dites à l'ancienne ou animations pédagogiques... durant lesquelles des objets issus des collections sont utilisés dans leur fonction première. Cette réutilisation ne peut se concevoir que s'il s'agit de doublons, car il est indéniable qu'une remise en fonctionnement apporte usures ou dégâts à l'objet, en contradiction avec la notion de conservation. D'aucuns de dire « est-ce pour autant un mal, puisque cela induit la restauration – ou plutôt la réparation – complète de l'objet » ?

Recycler



Le recyclage permet de donner une nouvelle vie à l'objet, de lui donner une signification toute différente de celle qui a provoqué sa création et/ou son usage. Dans le domaine des musées, le recyclage s'opère lors de toute mise en exposition qui est acte d'interprétation.

À l'instar de la différence entre une pile ménagère ordinaire et une pile ménagère rechargeable, l'objet muséal est « chargé » d'une nouvelle énergie, d'une nouvelle signification lors de sa mise en exposition. Chaque exposition de l'objet lui confère une signification différente en fonction du thème général, de la scénographie...^[12]. L'usage de doublons dans les expositions en justifie ainsi pleinement l'existence dans la collection du musée...

Recycler de manière solidaire

Le récolement, l'inventaire et l'informatisation des collections sont en cours dans beaucoup de musées d'ethnologie. C'est un processus d'autant plus lent que des informations très diverses doivent faire l'objet de recherches fastidieuses.

À n'en point douter, il existe, par exemple, dans les musées ayant des collections « agricoles », plusieurs dizaines de « charrues double Brabant » fabriquées par les usines Mélotte à Gembloux. Certains musées en possèdent plusieurs exemplaires identiques, la plupart « nus » de documentation. Est-il primordial pour le musée α de conserver plusieurs « charrues double Brabant » alors que le musée « collègue » β en possède également ou, à l'inverse, n'en possède aucun exemplaire ? Dans ce dernier cas, le dépôt ou l'échange (sous forme de dépôt conjoint) ne serait-il pas une piste d'avenir pour une meilleure gestion du patrimoine muséal ? Encore faut-il que le Musée α connaisse l'étendue et la composition de sa collection (ce qu'il peut connaître grâce à son inventaire informatisé) et puisse en faire part au musée « collègue » β .

La question des doublons dans un ou plusieurs musées implique donc une notion de relativité par rapport à d'autres collections muséales que seule une « analyse externe » peut apporter.



Aujourd'hui, nous suggérons de donner aux objets de collection plusieurs « statuts » distincts :

- collections à préserver (n° d'inventaire : Initiales du musée/année/xxxx)
- collections en dépôt (n° d'inventaire : DEP/xxxx)
- objets mis en « attente », dont la valeur patrimoniale actuelle n'est pas certaine : l'objet est entré par inscription au registre (trace qu'on l'a reçu), mais n'est pas mis dans l'inventaire des collections à préserver (n° d'inventaire : PROV/xxxx)
- objets à usage de reconstitutions de pratiques anciennes (n° d'inventaire : ANI/xxxx)
- objets à usage exclusif d'exposition (n° d'inventaire : EXPO/xxxx)
- objets utilisés comme source de « pièces détachées » (n° d'inventaire HI/xxxx).

En fonction de l'évolution du musée, certains objets pourraient changer de statut, passant par exemple du statut « objet de collection » au statut « objet de reconstitution ».

Ne remettons pas systématiquement en question les acquisitions passées. Tentons plutôt, tant que faire se peut, de conserver tout ce qui a été acquis. Une sélection par ordre d'importance ou par « statuts » distincts s'impose dès lors, avec le maximum de critères objectifs vis-à-vis, entre autres et surtout, des « doublons », en garantissant une vision ouverte de la notion de patrimoine en un dialogue entre la perception des collections et le discours muséal.

En guise d'épilogue: Du pilon au mixer...

« Si vous aviez une soupe pas bien cuite, ça ne passait pas avec le pilon. Dans les années 1930, on a eu le passe-vite. Cela je m'en rappelle, c'était un évènement. On avait déjà des presse-purée, mais c'était pour la purée. Avec le passe-vite, on pouvait passer les légumes aussi, avec des trous ça allait bien. Et puis alors on n'était pas obligé de cuire la soupe aussi longtemps, on faisait des soupes aux poireaux, à l'oignon, aux tomates; en hiver on faisait la soupe aux petits pois. »^[13]



Ce témoignage ne prend sa pleine signification qu'en « résonance » avec la présentation d'un pilon et d'un passe-vite tels qu'illustrés ci-dessus ou présentés au sein d'une exposition. Il revêt une signification encore plus riche s'il fait écho à la présentation d'un mixer bien plus récent...

Pour pouvoir « mettre en exposition » un tel propos, l'usage de doublon peut s'avérer nécessaire...!



[1] Ceci n'est pas propre aux institutions traitant d'ethnologie, mais concerne tout le champ muséal.

[2] On lira avec intérêt S. Chaumier, *Des musées en quête d'identité. Écomusée versus technomusée*, Paris, L'Harmattan, Collection Nouvelles Études Anthropologiques, 2003.

[3] A. Gob, *Le jardin des Viard ou les valeurs de la muséalisation*, dans *CeROArt*, 4, CeROArt asbl, 2009, p. 3. Mis en ligne le 10 octobre 2009. URL : <http://ceroart.revues.org/index1326.html>. Consulté le 14 décembre 2010.

[4] *Ibid.*, p. 4.

[5] À tel point qu'il nous est arrivé à plusieurs reprises de refuser l'achat d'un objet et, quelques mois plus tard, le même type d'objet nous est proposé en don. L'inverse nous est également arrivé...

[6] D'après le *Journal de l'exposition Objets, passeurs de mémoires*, Pass, 21.02-25.04.2004.

[7] D'après l'exposition *Objets de vies, vies d'objets*, Musée du Fourneau Saint-Michel, mars-novembre 2008.

[8] D'après l'exposition *X – spéculations sur l'imaginaire et l'interdit*, Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, 28.06.2003-25.01.2004. URL <http://www.men.ch/04exposi/41tempor/03X/ind8.htm>. Consulté le 14 décembre 2010.

[9] M.-O. Gonseth & N. Yazgi, *Le musée cannibale*, Texpo, Neuchâtel, Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, 2002, p. 8.

[10] Le logo des matières recyclables est une version schématisée du ruban de Möbius, qui ne possède qu'une seule face, contrairement à un ruban classique. Il informe le consommateur que le produit a été fabriqué à partir de matériaux recyclés ou qu'il peut être recyclé. Dans ce dernier cas, rien ne dit que le produit sera recyclé pour autant, puisque cela dépend alors d'une volonté politique générale et d'une volonté citoyenne individuelle.

[11] Par « utilisation », nous entendons autant l'utilisation fonctionnelle que symbolique par le dernier détenteur de l'objet.

[12] Voir M. R. Schärer, *L'épopée d'une soupère. Approches muséologiques*, Alimentarium, Vevey, 2004.

[13] Nelly Vandenbergine, née à Mellier le 8 janvier 1923. Témoignage collecté à Nassogne, octobre 2009 (Laure Gloire, Musée du Fourneau Saint-Michel).

